

B i b l i o t h è q u e
des
IDÉES

Accuser et séduire

**Essais
sur Jean-Jacques Rousseau**

par

JEAN STAROBINSKI

nrf
Éditions Gallimard

Bibliothèque des idées

JEAN STAROBINSKI

ACCUSER ET SÉDUIRE

Essais sur Jean-Jacques Rousseau

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Extrait de la publication

Remerciements

Les textes rassemblés dans ce volume ont paru précédemment en divers lieux. Ils ont tous été revus et parfois largement modifiés pour la présente publication. La contribution de Sabina Engel m'a été très précieuse dans cette période de mon travail. Qu'elle trouve ici la marque de ma très vive reconnaissance.

L'INDIGNATION DE LA VERTU

Rousseau le fait savoir : quand sa véritable vocation s'est déclarée, l'élan décisif lui est venu de « l'indignation de la vertu ». La colère lui a « tenu lieu d'Apollon¹ ». À la place de l'inspiration « divine », telle que la connaissent les poètes lyriques, ce fut un mouvement qui s'y substituait et qui en compensait le défaut. Mouvement de réprobation, face au scandale du monde tel qu'il va. Le courage accusateur, qui prend possession de soi lors de l'illumination de la route de Vincennes, à la fin de l'été 1749, est déjà préfiguré dans les accès d'humeur vengeresse du début de cette même année, lorsque Rousseau entreprend d'écrire ses articles sur la musique pour l'*Encyclopédie*. Humilié en 1744 par Rameau, il trouvait enfin l'occasion de riposter ; rappelons les termes qui lui venaient à l'esprit en écrivant à Mme de Warens :

[J]e tiens au cul et aux chausses des gens qui m'ont fait du mal ;
la bile me donne des forces et même de l'esprit et de la science :
*La colère suffit et vaut un Apollon*².

1. Jean-Jacques ROUSSEAU, *Les Confessions*, texte établi et annoté par B. Gagnebin et M. Raymond, *Œuvres complètes (OC)*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1959, livre X, p. 495.

2. Jean-Jacques ROUSSEAU, *Correspondance complète (CC)*, éd. R. A. Leigh, Genève, Institut et musée Voltaire, et Oxford, Voltaire Foundation, 52 vol., 1965-1998, t. II, p. 113.

Rousseau sentait naître en lui des pouvoirs nourris par le ressentiment. Et la citation du vers de Boileau¹, lui-même imité d'un vers de Juvénal — *Natura si negat facit indignatio ver-sum*² —, consignait, par une formule classique ayant la force d'une définition, la notion d'une énergie passionnelle d'essence négative et négatrice, orientée contre l'injustice et le vice. C'est la formule même de la satire. Cette énergie, au dire même de Rousseau, *tient lieu* d'un élan poétique plus spontané : c'est un pis-aller. En même temps, elle est une ressource inattendue, survenant à l'improviste, et capable d'induire, ultérieurement, par un effet de suractivation, l'« enthousiasme », l'« ivresse », le « feu vraiment céleste »³, dont la colère semblait n'avoir été d'abord que le « supplément »⁴.

Une double constatation : d'abord, que l'inspiration première de Rousseau est de nature antagoniste, qu'elle est animée par une pensée accusatrice⁵ ; en second lieu, que Rousseau, à l'époque des *Confessions*, a interprété cette inspiration comme une activité substitutive, remplaçant sinon une force plus directe et primitive d'invention littéraire, du moins une satisfaction plus entière des besoins du cœur.

Qu'on relise, particulièrement, les explications que Rousseau développe au début du IX^e livre des *Confessions*. Il assure son lecteur que les amitiés littéraires ont tenu lieu, pour lui, d'un bonheur plus intime qu'il sentait lui manquer. L'entrée en litté-

1. BOILEAU, *Satires*, in *Œuvres complètes*, éd. F. Escal, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1966, satire I, v. 144, p. 16.

2. « C'est l'indignation qui nous dicte les vers », JUVÉNAL, *Satires*, trad. et préface C.-A. Tabart, Gallimard, « Poésie », 1996, satire I, v. 79, p. 25. Ce vers de Juvénal, resté proverbial au XVIII^e siècle, était appliqué à toute réussite littéraire dans le domaine de la satire et de l'éloquence polémique. Gauffecourt, remerciant Rousseau pour les *Lettres de la Montagne*, lui écrit : « Il est tout naturel que l'indignation vous ait fait faire des vers » (CC, t. XXII, p. 335).

3. *Les Confessions*, OC, t. I, livre IX, p. 416.

4. *Ibid.* Sur le concept de « supplément » chez Rousseau, cf. Jacques DERRIDA, *De la Grammatologie*, Éd. de Minuit, « Critique », 1967, pp. 203-234.

5. L'adversaire visé est Voltaire. Dans le *Discours sur les sciences et les arts* [1^{er} *Discours*], Voltaire est nommément apostrophé. Par la suite, Rousseau adressera à Voltaire la *Lettre sur la Providence*, tandis que la *Lettre à d'Alembert* vise l'hôte des Délices... Il n'est pas aventureux de considérer l'œuvre autobiographique de Rousseau comme la réponse interminable au libelle de Voltaire, *Le Sentiment des citoyens*, qui révélait au public l'abandon des enfants et qui traitait Jean-Jacques de débauché. Alors, d'accusateur qu'il était, Rousseau s'était mué en accusé.

rature se rattache étroitement à un commerce intellectuel qui lui-même avait fonction de « suppléments » ; il fallait combler un vide, ou plutôt parer, tant bien que mal, au défaut d'une plénitude :

Ne pouvant goûter dans sa plénitude cette intime société dont je sentois le besoin, j'y cherchois des suppléments qui n'en remplissoient pas le vide, mais qui me le laissoient moins sentir. Faute d'un ami qui fut à moi tout entier, il me falloit des amis dont l'impulsion surmontat mon inertie : c'est ainsi que [...] je me trouvai par ce malheureux discours [...] rejeté sans y songer dans la littérature dont je me croyois sorti pour toujours¹.

L'illumination de la route de Vincennes — décrite ultérieurement comme une « inspiration subite » (ou plutôt comme la chose au monde qui « ressemble » le plus à une « inspiration subite »²) — n'a pas le caractère de plénitude *affirmative* qui eût été celle de l'inspiration « apollinienne ». Même si la « confusion », le « trouble » et surtout « l'ivresse »³ sont des traits qui appartiennent à la description traditionnelle de l'état d'enthousiasme lyrique, l'on dispose de trop d'indices pour ne pas reconnaître qu'il s'agit là d'une « extase » très différente des états passionnels (acquiescement à la Nature, au Grand Être) que Rousseau connaîtra et décrira en d'autres occasions. La seule trace immédiate de l'illumination — la prosopopée de Fabricius est une apostrophe accusatrice, que le vertueux consul revenu d'entre les morts lance à ses compatriotes corrompus de l'époque impériale. Et dans la deuxième des *Lettres à Malesherbes*, où Rousseau évoque (par une prétéition) tout ce qu'il aurait su démontrer s'il avait pu « écrire le quart » de ce qu'il a « vu et senti », la part prépondérante revient à l'attaque et à la

1. *Les Confessions*, OC, t. I, livre IX, p. 416.

2. *Lettres à Malesherbes*, in *Fragments autobiographiques et documents biographiques*, texte établi et annoté par B. Gagnebin et M. Raymond, OC, t. I, 1959, 2^e lettre, p. 1135.

3. « Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture ; tout à coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumières ; des foules d'idées vives s'y présenterent à la fois avec une force et une confusion qui me jetta dans un trouble inexprimable ; je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse » (*ibid.*).

dénonciation : « [A]vec quelle clarté j'aurais fait voir toutes les *contradictions* du système social, avec quelle force j'aurais exposé tous les *abus* de nos institutions, avec quelle simplicité j'aurais démontré que l'homme est bon naturellement et que c'est par ces institutions seules que les hommes deviennent méchants¹. » L'intuition « positive » de la bonté originelle est évoquée *après* la mise au jour des « contradictions » et des « abus ». La protestation indignée, l'offensive critique constituent le *premier* temps, dans l'image que trace Rousseau du texte qu'il n'a pas réussi à écrire complètement : et probablement s'agissait-il aussi du premier temps de l'illumination elle-même. La « bonté naturelle » apporte après coup un motif contrastant qui fonde en légitimité la critique dirigée contre l'institution. C'est *a posteriori* que l'élément affirmatif vient autoriser le déploiement de la négativité. Schiller, ultérieurement, saura parfaitement reconnaître la façon dont Rousseau, poète « sentimental », a su réunir l'élément satirique et l'élément élégiaque.

Mue par l'indignation, portée par l'élan négateur, l'entrée de Rousseau en littérature a donc les allures d'une entrée en guerre. Les quelques années d'*effervescence*² qui font suite au succès du premier *Discours* sont des années de colère et d'intransigeance. Il n'épargne aucun des vices de la société. Celle-ci, bien entendu, trouvera de nombreux défenseurs, désireux de riposter avec éclat. Rousseau, fort de ses nouveaux principes, rendra coup pour coup. « Bientôt [...] je ne vis plus qu'erreur et folie dans la doctrine de nos sages, qu'oppression et misère dans notre ordre social. Dans l'illusion de mon sot orgueil je me crus fait pour dissiper tous ces prestiges³. » *A posteriori*, Rousseau décrit son état d'indignation comme une sorte d'expansion conquérante de la pensée accusatrice, qui se radicalise et s'exacerbe. Si Rousseau ne désavoue pas l'accusation elle-même, il ironise sur la mission libératrice dont il s'était cru chargé. Il en viendra à estimer que cette tension vertueuse et ce perpétuel défi étaient

1. *Ibid.*, pp. 1135-1136 (nous soulignons).

2. *Les Confessions*, OC, t. I, livre VIII, p. 351.

3. *Ibid.*, livre IX, p. 416.

« l'état le plus contraire à [son] naturel¹ ». Son emportement, son ivresse n'avaient pourtant rien de simulé. « Je ne jouai rien². »

Face au public, Rousseau s'est donc présenté en prenant le visage de l'accusateur. Ce n'était pas sa première tentative en vue d'attirer sur lui le succès et l'attention. Mais le ton choisi, l'attitude adoptée ont eu une portée si efficace, ont obtenu un tel retentissement que le geste accusateur a pris une valeur inaugurale. C'est le début d'une carrière d'homme de lettres ; le recommencement de la vie selon la loi d'un « autre univers³ » ; c'est aussi le moment d'une « réforme » qui s'appuie sur la conviction, plus stimulante que décourageante, d'intervenir pour régler la dernière partie d'une existence promise à une mort très prochaine. Le courage du refus prend appui sur l'idée du mal mortel, qui autorise à abandonner tous les égards habituels entre les vivants. « Le mépris que mes profondes méditations m'avoient inspiré pour les mœurs, les maximes et les préjugés de mon siècle me rendoit insensible aux railleries de ceux qui les avoient, et j'écrasois leurs petits bons-mots avec mes sentences, comme j'écraserois un insecte entre mes doigts⁴. » L'image est singulière : elle associe à la métaphore animale réductrice et dégradante (les « petits bons-mots » sont des « insectes ») une figure hyperbolique de la supériorité triomphante (écraser « entre ses doigts »). La « sentence » est le langage à son plus haut degré d'énergie, énergie dont seul est capable, lorsqu'il sort de son silence, l'individu qui détient la sagesse. Le même verbe *écraser* caractérise, dans *l'Essai sur l'origine des langues*, la parole de l'Oriental méditatif : « Quand un Franc s'est bien demené, s'est bien tourmenté le corps à dire beaucoup de paroles, un Turc ôte un moment la pipe de sa bouche, dit deux mots à demi-voix, et *l'écrase d'une sentence*⁵. » Rousseau s'est préféré Romain, et, avant d'imposer au public l'image du promeneur solitaire, il a

1. *Ibid.*, p. 417.

2. *Ibid.*, p. 416.

3. *Ibid.*, livre VIII, p. 351.

4. *Ibid.*, livre IX, p. 417.

5. *Essai sur l'origine des langues où il est parlé de la mélodie et de l'imitation musicale*, texte établi et présenté par J. Starobinski, Gallimard, « Folio essais », 1990, chap. 1, p. 60 (nous soulignons).

parfaitement réussi à être considéré, par ses propres amis eux-mêmes, comme « le censeur des lettres, le Caton et le Brutus de notre âge¹ ». Le modèle réincarné avec succès est celui du magistrat qui tient tête à la foule, du héros incorruptible qui ne se laisse pas atteindre par les vices d'une époque dégénérée : dans leur bouche, la parole vertueuse possède la force rare, décisive, mémorable, qui réduit à néant le bavardage coupable. Même jugement chez d'Alembert : c'est « la hardiesse de braver tout » qui « a donné l'essor à son esprit »². Mais d'Alembert, comme Voltaire, voit se profiler, derrière Rousseau, un autre modèle antique, emblème plus ambigu de l'opposant solitaire révolté par les vices triomphants : Diogène le cynique.

Le geste inaugural de l'accusation est un énoncé d'idées, un jugement et un acte : il institue un rapport *dramatique* entre l'écrivain et ses contemporains, il notifie à ses destinataires leur état de malheur et de culpabilité. Les lecteurs se sont sentis interpellés, ils ont réagi, et Rousseau a poursuivi son œuvre, sous le coup de cette réaction, qui lui a été signifiée de toutes les manières possibles (lettres, brochures, visites, condamnations privées ou publiques, etc.). Ainsi, pour comprendre la nature de ce rapport complexe, il importe de ne pas séparer le conflit d'idées et les éléments proprement *scéniques* qui découlent des lieux, des déplacements, des rapprochements et des ruptures, que Rousseau (malgré l'apparente contrainte du destin) semble avoir choisis avec un sens très aigu des implications symboliques qui s'y attachaient.

Un défi est lancé par un homme venu du dehors, et qui se veut étranger au mal qu'il accuse. En ce geste coïncident le commencement de la *pensée* de Rousseau et le début d'un apostolat où s'engage le destin personnel : la suite de l'œuvre et la destinée « bizarre » de Rousseau ne feront qu'en développer la logique implicite, les conséquences intellectuelles, les contrecoups existentiels, jusqu'au choix des vêtements. Ce qui succède aux premiers écrits n'est pas seulement l'explicitation des thèses d'abord posées dans l'acte d'accusation, c'est encore et surtout la série des « malheurs » réservés à celui qui a commencé par mettre ses

1. DIDEROT, *Œuvres esthétiques*, éd. P. Vernière, Garnier, 1959, p. 695.

2. CC, t. XI, p. 275.

contemporains dans leur tort : un enchaînement d'effets affectifs et moraux viendra transfigurer conjointement l'écrivain et son public. Pour qui prête attention à l'œuvre littéraire en tant qu'action¹, Rousseau propose une expérience exemplaire : qu'a-t-il pu résulter — pour lui et pour les autres — d'un rapport avec le public d'abord engagé comme une réplique justicière ?

*

L'indignation, pour Jean-Jacques, est étroitement liée à l'expérience de la capitale. Quittant la ville pour la campagne, il sent s'apaiser le mal-être qu'avec la tradition psycho-médicale il attribue à la « bile » :

Ce changement commença sitôt que j'eus quitté Paris, et que le spectacle des vices de cette grande Ville cessa de nourrir l'indignation qu'il m'avoit inspirée. Quand je ne vis plus les hommes, je cessai de les mépriser : quand je ne vis plus les méchants je cessai de les haïr. [...] Cet état plus doux, mais bien moins sublime amortit bientôt l'ardent enthousiasme qui m'avoit transporté si longtemps².

On sent, dans les ouvrages que j'ai publiés à Paris, la bile d'un homme importuné du tracas de cette grande ville, et aigri par le spectacle continuel de ses vices. Ceux que j'écrivis depuis ma retraite à l'Hermitage respirent une tendresse de cœur, une douceur d'âme, qu'on ne trouve que dans les bocages³.

L'inspiration ne risque-t-elle pas, alors, de retomber ? Éloigné du monde qui provoquait sa colère, Rousseau ne va-t-il pas se sentir privé de l'aiguillon qui avait suscité son éloquence ? Certes, il est inévitable que s'atténue quelque chose de l'âpreté initiale. Mais l'acte premier de la mise en accusation de la société a mis en mouvement un processus intellectuel qui ne peut plus s'arrêter : l'accusation a sa logique propre, qui veut que

1. La notion d'analyse *pragmatique* pourrait intervenir de façon adéquate.

2. *Les Confessions, OC*, t. I, livre IX, p. 417.

3. *Correspondance générale de Jean-Jacques Rousseau*, éd. T. Dufour et P.-P. Plan, Armand-Colin, 20 vol., 1924-1934, t. XIX, p. 245.

l'accusateur sache formuler la norme et la loi au nom desquelles il a porté l'attaque. S'il s'est dressé seul contre tous, il ne peut espérer avoir raison contre l'ensemble des individus pervertis qu'en mettant de son côté l'universalité du droit, de la nature. Il a donc pour tâche de prouver qu'il en connaît les principes, qu'il la détient dans son cœur, mieux encore, qu'il s'identifie avec elle. La logique de la pensée accusatrice exige que tôt ou tard apparaisse le *modèle* (idéal, possible, ou réel) qui autorise l'accusation du mal. Et comme la pensée accusatrice est une pensée antinomique, le modèle sera l'opposé de la corruption qui prévaut dans la civilisation urbaine. Vivre hors de la ville (pour qui a dénoncé le faux éclat des capitales), ce n'est pas renoncer à l'accusation, c'est au contraire vivre plus complètement l'antinomie, en se rapprochant de ce que la ville *n'est pas* : le paysage rural ou forestier, l'horizon de la « nature », où il est loisible de rêver à ce qui a été perdu sans retour : l'état de nature. Ce qu'on nommera plus tard l'idéal. Quitter la ville, lieu de la défiguration et de la dénaturation, c'est se donner la possibilité de penser la figure originelle de l'homme, la nature d'avant l'histoire : c'est avoir accès à la vision d'un monde inaltéré, ou à l'image d'un monde renouvelé.

La nouvelle inspiration, élégiaque, idyllique, liée aux « bocages », à la « douceur d'âme » peut ainsi, en déployant toute la prospective du désirable, accentuer et approfondir l'accusation, et tout ensemble donner le sentiment d'un passage à l'état d'âme exactement opposé à l'indignation initiale. La douceur, en se substituant à l'accusation, lui permet de retentir sous la forme d'un deuil attendri : aspiration, regret, nostalgie.

Déjà, dans le *Discours sur l'inégalité* étaient apparus le concept régulant de « l'état de nature » et l'image idéalisée de la cité genevoise¹. Ces deux repères normatifs, pris l'un en deçà de

1. C'est dans la dédicace de l'ouvrage que Genève est citée en modèle : « Ayant eu le bonheur de naître parmi vous, comment pourrois-je méditer sur l'égalité que la nature a mise entre les hommes et sur l'inégalité qu'ils ont instituée, sans penser à la profonde sagesse avec laquelle l'une et l'autre, heureusement combinées dans cet Etat, concourent de la manière la plus approuvante de la loi naturelle et la plus favorable à la société, au maintien de l'ordre public et au bonheur des particuliers » (*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité* [II^e Discours], texte établi et annoté par J. Starobinski, OC, t. III, 1964, p. 111).

l'histoire, l'autre dans un passé lié à la mémoire personnelle, n'avaient pu prendre toute leur évidence qu'au prix d'une évacuation hors de la Ville. C'est dans les bois de Saint-Germain que Rousseau, en novembre 1753, trouve « l'image des premiers temps¹ ». C'est à Chambéry qu'il achève et signe, en 1754, la Dédicace à la République de Genève...

Les œuvres qui parachèvent le « système » sont les contreparties positives de l'accusation négatrice. Elles font voir, à l'opposé des maux actuels de la société, un type humain, un univers moral qui « ne sont pas », qui ne sont plus, ou qui pourraient être : ces diverses modalités ont en commun d'être le fondement du refus de ce qui est tenu pour inacceptable.

Le positif est absent — comme Rousseau est absent de Paris, comme la nature est absente de la ville. Si bien que, pour Jean-Jacques, avoir choisi de résider hors les murs, c'est manifester qu'il *fait corps* avec la vérité exilée, avec la nature méconnue. Il n'est pas seulement celui qui a conservé la connaissance de la vérité et de la nature. Il est l'homme vrai, l'homme naturel en personne.

On peut donc qualifier de normatif ou de critériologique l'ensemble doctrinal constitué par l'*Émile* et le *Contrat social*, et y inclure même *La Nouvelle Héloïse*. Ces œuvres prennent tout leur sens quand on les envisage dans le rapport étroit qu'elles entretiennent avec les textes accusateurs précédents, qui dénoncent le mal (premier *Discours*), et qui en démontrent le mécanisme causal (*Discours de l'Inégalité*). Les grands textes de doctrine *peuvent* être lus comme des propositions réparatrices, mais ils sont au premier chef des légitimations de la pensée accusatrice : ils viennent dire au nom de quelles normes, de quelles valeurs, les institutions ont été incriminées.

Cette construction est d'autant plus nécessaire qu'elle sera, pour Rousseau, l'occasion de montrer en quoi sa pensée diffère de l'accusation traditionnellement dirigée contre la vanité du « monde » par le discours théologique. Il est en effet aisé de constater que les thèses accusatrices du premier et du deuxième

1. *Les Confessions*, OC, t. I, livre VIII, p. 388.

Discours, celles aussi de la *Lettre à d'Alembert*, ne font que reprendre les griefs chrétiens contre l'amour-propre, le luxe, l'inégalité, l'attrait des spectacles. À ce leurre du monde, la tradition chrétienne opposait la vocation spirituelle des individus, l'*unique nécessaire*, c'est-à-dire le souci du salut. Tandis que Rousseau, d'emblée, met l'accent sur des valeurs politico-sociales : le civisme, les « mœurs », la frugalité, la vertu au sens machiavélien. L'originalité de Rousseau ne réside pas tant dans la nature de l'accusation, que dans le déplacement opéré dans l'ordre des valeurs destinées à faire pièce aux vices dénoncés. Ce qui est neuf, c'est de coupler une question *religieuse* et une réponse *politique*.

Il importait donc de ne pas en rester, comme l'avait fait Rousseau dans les deux *Discours*, aux simples concepts de *mœurs*, *vertu*, *patriotisme*, mais d'en formuler l'image développée, la genèse complète. De même que le deuxième *Discours* avait exposé, dans une géniale reconstruction, la généalogie et la « génération » vraisemblables du *mal* social, il fallait que le terme opposé — l'homme vertueux, la cité du droit — fût aussi construit *ab initio*, de façon à offrir concurremment l'image d'un *autre* devenir. Il fallait donc ne pas s'en tenir à la simple idée de la vertu et du civisme, mais faire voir, dans une pratique théorisée, à travers quelles étapes un enfant peut être graduellement éduqué à la vertu (*Émile*) ; exposer les principes, les conditions, les événements constitutifs qui amèneraient à l'existence un ordre civique légitime, où le dévouement à la patrie pût porter sens (le *Contrat social*). À mi-chemin entre la contingence du monde concret et l'universalité des principes, le monde romanesque de *La Nouvelle Héloïse* se déploie, lui aussi, comme un monde contrastant — monde de sentiments présentés comme plus « vrais », de fautes rachetées, de plénitude lumineuse dont le seul énoncé fera sentir au lecteur de Paris tout le bonheur dont il n'a pas la jouissance. Dans chacune de ses œuvres, l'accomplissement proposé est purement terrestre, et le rôle auxiliaire qui en chacune d'elles échoit à la religion n'en devient que plus révélateur de la primauté accordée à la transparence de la relation interhumaine : ce qui prime, c'est la cohésion de la cité, l'épanouissement de la conscience individuelle, la confiance circulant

librement entre les « belles âmes ». De trois manières différentes, Rousseau a su donner une ampleur singulière à un univers contrastant qui n'est ni une utopie sociale radicalement étrangère à la réalité, ni un facile compromis avec le monde tel qu'il est, ni surtout un tableau de la félicité que la religion réserve aux bienheureux. L'univers adverse dont il invente les modèles obéit à deux impératifs apparemment contradictoires : différer complètement de la société existante, mais en être cependant assez voisin, occuper un espace assez rapproché pour que les lecteurs, saisis du regret de la vertu, absents de la cité équitable, se sentent coupables : la *vraie* vie était peut-être offerte, non loin d'eux ; ils auraient pu y entrer, au prix d'une conversion courageuse. Le « lieu où vivre » est presque à la portée du regard, sous la verdure et dans la simplicité retrouvée. Necker trouve dans *La Nouvelle Héloïse* « cette sublimité [...] qui pousse les vertus journalières au plus haut point sans désespérer ceux qui désireraient d'y atteindre¹ » ; et en même temps le lecteur (autant dire : l'habitant des villes) se sent séparé par tout un excédent de devenir corrompue : l'histoire l'a irrévérablement entraîné où il ne fallait pas. Mme de Boufflers déclare : « Mais nous en sommes tous, je dis tout le monde, à mille lieues². » D'où ce mélange de sentiment élégiaque et d'aspiration à une existence dès aujourd'hui *régénérée*, qui caractérisera l'état d'âme des disciples de Rousseau.

Rousseau, après avoir commencé par décontenancer son lecteur, parvient à le culpabiliser, l'induit à l'autoaccusation, en lui montrant la vie possible qu'il n'a pas su choisir : s'il adoptait la voie indiquée par Jean-Jacques, peut-être connaîtrait-il le renouveau intérieur. *Sanabilibus ægotamus malis*, promet l'épigramme de l'*Émile*, empruntée à Sénèque : « Les maux dont nous souffrons sont guérissables³ ». C'est le motif pour lequel les mondes inventés par Rousseau ont exercé un tel attrait : ils sont apparus comme le lieu d'une vie recommencée, pour qui aurait

1. CC, t. VIII, p. 116.

2. *Ibid.*, p. 103.

3. La question du remède appelé par le mal est capitale chez Rousseau. Je l'aborde dans une étude, « La lance d'Achille », qui fait partie d'un essai consacré à la pensée du XVIII^e siècle : *Le Remède dans le mal. Critique et légitimation de l'artifice à l'âge des Lumières*, Gallimard, « NRF Essais », 1989.

eu l'audace de rompre avec les conventions et les servitudes d'un monde déraisonnable. L'expérience d'aujourd'hui nous l'apprend : ceux qui ont d'abord accepté de se sentir coupables sont disposés à accueillir les évangiles qu'on leur propose, si c'est au prix de cette foi nouvelle qu'ils peuvent sortir de la faute et se racheter. Cette méthode fut celle de la conversion religieuse ; elle est devenue celle des conversions politiques. Rousseau est peut-être le témoin de la transition d'un domaine à l'autre, alors même que tant de ses arguments sont directement repris à Sénèque et aux moralistes classiques. Il a réactivé une morale de la réappropriation de soi qui lui venait du passé, et dont il a su faire un moyen de conversion, pour des hommes et des femmes qui le suivront comme un maître de sagesse. Législateurs et rêveurs, Robespierre et Senancour, se réclameront de lui. Qu'on feuillette les lettres que Rousseau reçut d'une foule de correspondants inconnus, qui la plupart se déclaraient prêts à tout quitter pour aller vivre à ses côtés, et pour *imiter La Nouvelle Héloïse* et l'*Émile* sous sa direction... Ces lettres empressées, enthousiastes, repentantes nous montrent de la façon la plus claire comment la parole accusatrice a pu se muer en appel séducteur, et mobiliser les âmes. La négativité critique a préparé la naissance d'une *image* positive fascinante : les lecteurs, ayant pris la mesure du mal résultant des préjugés sociaux et des maléfices du *paraître*, découvrent l'être vrai dans la beauté du monde et la joie du cœur, à travers l'identification que lui offrent les figures rêvées par Rousseau, en qui l'imaginaire paraît si proche du possible. Ici commencent quelques mythes modernes.

*

Dans la *Correspondance*, la courte période d'août à décembre 1764. Rousseau réside à quelque distance de Neuchâtel, dans la localité de Môtiers-Travers. Il se trouve donc en terre prussienne et, grâce à l'amitié de George Keith et à la protection de Frédéric II, il échappe aux persécutions que lui ont values, en France et à Genève, les idées religieuses exprimées dans l'*Émile* et dans le *Contrat social* (1762). Il entretient des relations suivies avec quelques Genevois, membres de la faction démocratique des

« représentants ». Il leur apporte aide et conseils. Précisément, les *Lettres de la montagne* sont à l'impression à Amsterdam : c'est l'ouvrage d'apologétique personnelle où Rousseau répond aux mesures prises à Genève contre ses livres et contre sa personne. Ce livre est aussi un acte politique dirigé contre les oligarques genevois. Rousseau y reprend les idées qu'il avait exposées abstraitement dans le *Contrat social*, mais il les adapte aux circonstances locales avec une modération et un sens de la réalité qui obligent à nuancer le qualificatif de « visionnaire » qu'on attribue trop facilement à Jean-Jacques. La riposte viendra surtout de Voltaire, heureux de renforcer ses liens avec le gouvernement genevois en attaquant un ennemi commun. Mais en compensation, combien d'inconnus se manifestent comme ses adeptes.

*

Cinq mois, et près de quatre cents lettres ! Rien qu'à les parcourir, on entend toutes les voix qui célèbrent la gloire de Jean-Jacques, toutes celles qui le critiquent, ou toutes celles où il croit surprendre des manœuvres qui le visent.

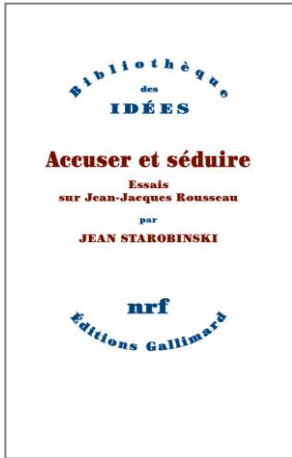
Rousseau, le 25 août 1764, se plaint d'être « accablé » de lettres ; le 31 août, il déclare à un correspondant : « J'ai actuellement cinquante-trois lettres à répondre. » À un autre : « La quantité des gens qui m'écrivent me font tourner la tête. » Qui lui écrit ? On classerait aisément les correspondants en groupes ou réseaux ; les anciens amis fidèles ; de très rares parents heureux d'établir ou de maintenir leurs liens ; les protecteurs et protectrices qui l'assurent (avec une insistance qui l'effarouche) de leur sollicitude pour son bien-être physique ou pécuniaire ; les éditeurs et imprimeurs qui communiquent des épreuves, fournissent des livres d'histoire ou de botanique, quémandent quelque manuscrit inédit, proposent leurs services pour une édition complète ; les démocrates genevois qui lui envoient des informations codées en même temps que des friandises confectionnées par leurs épouses ; enfin et surtout, les admirateurs inconnus qui, sur un prétexte futile ou solide, cherchent à entrer en relation avec Jean-Jacques, lui demandent conseil, annoncent une visite. Ce sont presque toujours les mêmes formules d'exorde : « Vous

serez peut-être étonné d'abord de voir un étranger vous écrire. » — « De quel œil allez-vous regarder la liberté que je prends de vous écrire. » — « Par quel droit, Monsieur, osé-je vous écrire ? » — « Trouverez-vous extraordinaire la démarche que je fais ? » Suivent les justifications... Il faut lire attentivement ces lettres, si l'on veut savoir à quel point l'œuvre de Rousseau a séduit ses lecteurs, à qui elle a parlé, pourquoi elle s'est imposée. Nous avons là un document de premier ordre sur la réception des écrits de Rousseau ; nous ne restons pas réduits, comme c'est le cas le plus souvent, aux articles imprimés, aux réactions des critiques professionnels, mais nous saisissons sur le vif la critique spontanée qui s'exprime dans le rapport direct des lecteurs à l'écrivain. Que tant d'entre eux aient éprouvé le désir d'entrer en relation avec lui, de lui communiquer leurs sentiments et leurs difficultés intimes, de le requérir comme directeur de conscience, voilà qui marque un instant capital dans l'histoire de la littérature. À travers le livre, les lecteurs ont perçu le rôle que l'auteur attribue à sa propre personne et à son propre « cœur ». La réponse qu'on donne à ses écrits est une réponse qui le concerne d'abord lui-même, dans l'être moral qui se trouve à la source de toutes les idées, de tous les élans de passion qu'il a confiés à la parole et au livre. Cette réponse-là, il l'avait sollicitée : il a donc été entendu, et il se trouve confirmé dans la figure et le rôle qu'il a voulu prendre¹.

La psychologie contemporaine parlera d'identification, de projection, de transfert. Elle observera que l'identification du lecteur s'opère par le truchement des figures romanesques inventées par Rousseau : Saint-Preux, Julie, Émile, Sophie. Comme Rousseau a lui-même institué un rapport intime avec ses créatures imaginaires, toute identification que le lecteur établit avec l'une d'entre elles lui paraît donner accès à l'intimité de Rousseau. Un jeune vicomte s'exclame : « Quel serait mon bonheur, Monsieur, si je pouvais vous tenir lieu de ce cher Émile. » Un précepteur inquiet a cru voir dans la sœur de son

1. Robert DARNTON, prenant en compte les papiers de la Société typographique de Neuchâtel, a consacré une excellente étude au « Courrier des lecteurs de Rousseau », dans *Le Grand Massacre des chats*, Robert Laffont, 1984, pp. 201-234.

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)



Accuser et séduire.
Essais sur
Jean-Jacques Rousseau
Jean Starobinski

Cette édition électronique du livre
Accuser et séduire. Essais sur Jean-Jacques Rousseau
de Jean Starobinski
a été réalisée le 17 janvier 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070137756 - Numéro d'édition : 242554).

Code Sodis : N52587 - ISBN : 9782072469978
Numéro d'édition : 242556.